

La littérature n'en veut plus, mais...

La Littérature conteste-t-elle vraiment le pouvoir, quand elle le représente comme un leurre ?

Pour s'interroger sur les fins ou la fin du pouvoir, il faut commencer par le lire là où il se désigne, que ce soit l'espace urbain, le vêtement, les théâtres, les maladies ou les crimes, dans tout ce qui à la fois le représente, le reproduit et le conteste. Le pouvoir et sa contestation sont toujours figures et métaphores parce qu'il est dans leur essence d'être exhibés. Car le pouvoir, bien loin d'être occulte, est l'évidence même, comme était évidente aux parterres du XVIIe siècle la présence des privilégiés sur la scène.

La littérature, qui est elle-même un pouvoir et non des plus innocents, est le lieu des figures, l'écran où s'inscrit ou se métaphorise l'excès ou le manque. Baudelaire n'assimilait-il pas l'artiste au despote et, en tant qu'assujettissement du lecteur au pouvoir despotique du Nom, la littérature-institution n'est-elle pas un système de sélection du pouvoir verbal ?

Le lieu par excellence, quasiment tautologique, de l'exercice et de la contestation du pouvoir est la ville. Les utopistes, qui sont souvent les hommes de la Loi, inventent d'abord des cités puis des hommes. Espaces idéologiques d'assujettissement, dont le modèle parfait est la prison ou le couvent. Le XIXe siècle fut hanté par les lieux clos, cachots, villes souterraines, Nautilus, et jusqu'à la chambre étroite et familiale où le scribe – voir Mallarmé – se martyrise : lieux qui enferment la puissance, font de la puissance un enfermement et de l'enfermement une puissance.

Rien d'étonnant si ces espaces clôturés ressurgissent aujourd'hui. Dans *le Bruit de la mer* Claire Bonnafé met en scène la machine implacable d'un palais d'où nul n'échappe. Ce palais taciturne, avec ses jardins, ses musées, sa bibliothèque, n'est pas à l'abri d'un despote sanguinaire : son architecture-signe se suffit à elle-même et sa perversité rassemble toute la sémiotique de l'autorité. Il est le père, la Loi, mais aussi le Livre. Les lettrés exercent une accalmie planifiée où le savoir n'est plus éclaircissement mais recouvrement des causes réelles du palais lui-même. L'Etat est disséminé dans ses administrations humanistes et dans la récitation des textes. Le masque, la plus grande image du pouvoir, a succédé à l'exhibition du Roi-soleil, mais rien de plus ostentatoire que le masque.

Porno-cratie

Représentations analogues dans *Scènes de la ville obscure* de J.-B. Baronian. Ville close, investie par les forces de l'Ordre, image de l'interdit, ville où l'individu se heurte aux vedettes politiques et culturelles de ce temps, car la vedette est sans doute un des avatars de la mise en spectacle du pouvoir. C'est encore dans un lieu clos, une île, que le personnage de Boris Schreiber (*Les Souterrains du soleil*) établira sa terrifiante utopie gnostique fondée sur le refus du coït. Dans tous ces cas, le pouvoir est d'inspiration et d'allure théocratique, issu d'une mystérieuse Incarnation désincarnée qui ne cesse de se mettre fabuleusement en scène et qui repose sur un savoir sans connaissance, grotesque et sacralisé. Même la fête libératrice telle que l' imagine Pierre Jalée dans *le Grand Zigue*, avec son double slogan : Salut commun Pouvoir commun, ne sort pas du vieux cinéma qu'elle conteste. Quel pouvoir ne s'est pas prétendu commun ? Les fantasmes messianiques du XIXe siècle ne peuvent encore faire faire jouir que ceux qui n'ont pas le pouvoir dans le crâne transformé en folie.

La sexualité, on s'y attendait, est au cœur du pouvoir, dans la mesure où le pouvoir est sans cesse affronté à la question de ses origines, dans la mesure où il est exhibition du sexe divin, dans sa liaison avec une bâtardise originelle, etc. Par ailleurs le pouvoir se prétend purificateur et se montre comme *sexe sans sexe*, comme au-dessus du sexe et des sexes : virginal. Le sexe suprême abolit le sexe. Chez Claire Bonnafé, l'héroïne échappe au palais par une sorte de dérive métanoïaïque qui la pousse vers la liquidité. La mer est le mythe du non-pouvoir, la fin du mythe paternel (se souvenir de la pulsion

féminine-maritime dans toute la poésie « castrée » du XIXe siècle). Abolir le pouvoir c'est ici l'esquiver en faisant retour à la mer pour naître à la jouissance. De même le héros de Baronian n'existe en fait que par un mot : Désir, il en est ce mot. A l'inverse on s'aperçoit dans *Qui se sent bien en Malaisie ?* de Christian Coffinet que la tyrannie phallique du James Bond chargé d'administrer les inconscients n'est pornographique que pour exhiber le sexe comme terreur. La porno-cratie de Coffinet (adoration du sexe unique et divin, et finalement absent) ne diffère en rien du catharisme bureaucratique de Schreiber. Le mythe du désir libérateur est peut-être plus naïf que l'ostentation du sexe pour l'abolir. Quand l'Etat s'interdit c'est pour nous inviter à jouir de cet interdit, et donc de tous les interdits.

Désirer le pouvoir pour soi c'est indiquer son manque. Cet exhibitionnisme de l'homme du pouvoir est évident pour tout le monde, sauf pour lui, semble-il. Le dictateur de Schreiber n'exerce pas le pouvoir absolu parce qu'il est castré, mais pour l'être d'avantage encore, et encore plus puissant. Le pouvoir n'est pas lié au sexe réel, mais au sexe imaginaire. La grande invention moderne est de faire du manque, de faire réaliser par tous le non-sexe.

Les bâtards

On comprend que [la] putain joue un rôle si important dans toutes ces machineries : toutes les gnoses l'ont mise en bonne place. On la retrouve, image de la Loi sans jouissance, chez Schreiber et surtout chez Anne Capelle, *la Dame tango*. La danseuse et le dictateur (argentins) sont assujettis l'un à l'autre, comme leurs sujets à eux, dans une sorte de doublure porno de l'Evangile. Lorsque la femme gouverne seule c'est le sexe fait ordre, et le discours du bordel rejoint celui de la messe et de la loi.

Le salut, le contre-pouvoir, viendra-t-il du bâtard au sexe improbable ? Notre bon vieux bâtard du XIXe siècle est toujours là. Le grand Zigue libérateur de Pierre Jalée est bâtard comme Charles-Arthur, le héros de Erik Orsenna (*la Vie comme à Lausanne*). Théoriquement l'homme du pouvoir est né bâtard : il lui faut s'inventer des pères et surtout devenir son propre père. Dans un commerce balzacien dégradé, le Rastignac Ve République de Jean-Marie Rouart (*les Feux du pouvoir*) n'approche des femmes que pour jouir des hommes. La médiocrité de la mondanité politique apparaît comme la représentation puritaine d'un coït homosexuel ou bien une annulation du désir par la bêtise. Au bâtard naïf on n'offrira que la jouissance de sa bâtardise. La fascination qu'exerce sur lui la femme (Lola) prouve qu'il est d'avantage Rubempré que Rastignac : dans ce monde-là encore la véritable image du pouvoir, celle du pouvoir absolu, indépassable, s'appelle Vautrin, c'est-à-dire le non-sexe, celui qui les a tous et qui n'en a aucun. Avant de finir député centriste à la brasserie Lipp, emploi fort répandu, Charles-Arthur était promis à la destinée de poète, profession qui a le mérite d'être fondé non pas sur l'élection mais sur l'auto-élection. Le poète est celui qui se donne le pouvoir à lui-même en se sacrifiant, mais la théorie baudelairienne du sacrifice exige des adeptes, non des amateurs.

Si l'on en croit toutes ces fictions, l'image théocratique, le logocentrisme restent en place.

De ce que le pouvoir y apparaît comme réduit à ses signes, de ce que le centralisme s'y montre émietté dans une multitude d'allégories consommables, de sous-produits symboliques, de ce qu'il est surtout fondé sur les croyances qu'il produit, on n'en déduira pas forcément qu'il est un leurre. Mais plutôt qu'étant de plus en plus difficilement repérable et identifiable, il échappe de plus en plus à la littérature de représentation. La notion de littérature s'est constituée dans le dernier tiers du XVIIIe siècle comme effet et outil d'une conquête du pouvoir.

De Marivaux et Lesage à Balzac et Stendhal, le pouvoir a été son sujet et son projet favoris. Si la littérature et ses institutions continuent tant bien que mal d'assurer cette tradition, on peut se

demander si la représentation du pouvoir et sa contestation ne sont pas désormais assumées hors d'elle. Si elle a les moyens de se dégager d'une représentation qu'elle a contribué à fixer. Si enfin une *littérature du non-pouvoir*, qui ne chercherait pas à récupérer des morceaux de pouvoir sous le nom d'avant-garde, qui serait délivrée de tout souci d'hégémonie, n'est pas, au regard de l'institution, une contradiction dans les termes.

D. O.